

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
  
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 99 — Samedi, 27 mars 1886  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



BEAUX-ARTS. — TABLEAU DE M. R. WEBLE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 27 mars 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Requete à Reine, par Hermance.—Poisson d'Avril, par Chs. M. Ducharme.—La Porteuse de Pain (suite).—L'art de bien vivre.—La mode.—Récréations de la famille.—Choses et autres.—Rébus.

GRAVURES. — Beaux-Arts. — Aventures d'une boule de neige.—Gravure du feuilleton.—La mode.—Rébus

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## PRIMES MENSUELLES

## VINGT-TROISIÈME TIRAGE

Le vingt-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de MARS), aura lieu lundi, le 5 avril, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

## ENTRE-NOUS



LA Dame et le Tigre !

Qui est sorti : la Dame et le Tigre

Le Décourageur d'hésitation !

Quelle dame a choisie le prince : celle qui a souri ou l'autre, celle qui a froncé le sourcil ?

Diable ! les deux questions sont graves et difficiles à résoudre, à ce qu'il paraît, car je viens de décacheter la six cent soixante-neuvième lettre, qui m'apporte la six cent soixante-neuvième solution.

Sur ce nombre, après avoir bien compté, je constate les résultats suivants :

La dame.....	127
Le tigre.....	542

Parmi les signataires qui ont envoyé des solutions je trouve en comptant les femmes, jeunes filles et hommes :

Pour la dame.....	Femmes.....	2
" ".....	Jeunes filles.....	27
" ".....	Hommes.....	98

Je parle maintenant de l'autre solution :

Pour le tigre.....	Femmes.....	72
" ".....	Jeunes filles.....	417
" ".....	Hommes.....	53

D'où je conclus fatalement que les jeunes filles—pardon, mesdemoiselles, ce sont les chiffres qui parlent—que les jeunes filles sont près de dix fois plus féroces que les hommes.

Parmi toutes ces solutions, je veux en citer une—ce n'est pas la bonne—mais elle a le mérite d'être très spirituelle, très originale et très patriotique :

L'étranger est Louis Riel ; la princesse est le Nord-Ouest asservi ; le roi est le gouverneur canadien, représenté par sir John ; la Dame est la nation canadienne-française ; le tigre, la loge orangiste. La solution a eu lieu le 16 novembre 1885, à Régina, à huit heures et vingt minutes du matin. Le tigre est sortie et a triomphé. Riel a été pendu par les orangistes, qui triomphent.

ARTHUR.

Je regrette de ne pouvoir lui donner le prix.

Maintenant, qui a gagné ?

Je dois vous faire l'effet d'un mystificateur, mais j'avoue en toute franchise que j'ignore le nom du gagnant, et c'est pourquoi je prie M. J. R. B. de mettre de côté ses initiales et de me dire ce qu'elles signifient en m'envoyant de nouveau sa réponse.

Elle est juste et mérite le prix.

\*.\*

A propos du consulat français :

Quelques personnes m'ont écrit pour me faire observer que je semblais avoir fait une allusion blessante à la réputation de M. Schowb (que je n'ai pas nommé), et que je voulais insinuer qu'il n'était pas Français.

Loin de moi cette pensée.

J'ai toujours connu M. Schowb comme un parfait gentilhomme, et en le disant je ne fais aucune rétraction ; j'ai, de plus, la preuve certaine qu'il est Français, puisqu'il a opté pour la nationalité française le 30 octobre 1872.

Oui, il est Français de naissance, et la France est sa patrie de choix.

—Mais — il y a un mais — j'en appelle à M. Schowb lui-même, parce que je le sais assez français pour sacrifier son amour propre en faveur de la patrie, ne reconnaîtra-t-il pas, que dans un pays comme le Canada, notre patrie d'adoption, il nous faut un vice-consul catholique.

Il est mille devoirs, mille relations sociales dans la position de vice-consul français, qui imposent et obligent.

Nous sommes dans un pays catholique, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des Français, tant en Canada qu'en France, sont catholiques, eh bien ! il me semble bien juste que notre vice-consul le soit aussi.

Je me suis prononcé carrément pour M. Beullac ; je maintiens la position que j'ai prise et je dis que ce serait une faute pour le gouvernement français de nommer un Israélite au poste de vice-consul, et un pas de cleric de la part de M. Schowb que d'accepter cette position.

\*.\*

Le manque de travail est constaté dans tous les pays.

A Calais, en France, les ouvriers se sont assemblés la semaine dernière, devant l'hôtel-de-ville, en criant : " Du pain ou du plomb ! "

A Londres, la situation n'est pas meilleure. En Irlande on meurt toujours de faim, et il n'est pas jusqu'à nos portes où l'on n'entende les cris de malheureux en proie à la misère.

Vendredi, près d'un millier de personnes, de Saint-Jean de Terre-neuve, se sont réunies devant l'hôtel du gouvernement et ont déclaré aux autorités que leur patience était à bout, et qu'il leur fallait du travail.

Les traits amaigris, les yeux hagards de ces pauvres diables ne prouvaient que trop les souffrances qu'ils ont endurées depuis plusieurs mois !

Le gouvernement a donné un peu d'argent afin de subvenir aux besoins les plus pressants, mais ce secours ne sera que passager et l'avenir bien sombre.

Le brave curé Labelle a bien raison de répéter sans cesse ce cri si patriotique : " A la forêt ! La terre nourrit toujours ceux qui lui prêtent leurs bras et leur énergie ! "

\*.\*

Depuis longtemps les électriciens s'occupent de la solution du problème de rester constamment en communication avec les trains en marche, afin d'éviter les rencontres.

Edison vient de faire une expérience qui semble être concluante.

Un train spécial a été envoyé de Chicago à Milwaukee et, pendant toute la marche, des télégrammes adressés de Chicago à des personnes se trouvant dans les chars ont été reçus sans la moindre erreur.

La communication était aussi facile et aussi sûre que par les fils ordinaires.

Les conséquences de cette invention sont des plus importantes.

Un homme d'affaires peut ainsi rester constamment en relation avec son bureau et ses clients,

tout en allant à toute vitesse et en voyageant avec une presque certitude qu'il ne deviendra pas victime d'un de ces malheureux accidents de chemin de fer dont on lit le récit tous les matins.

Je ne désespère pas d'apprendre un jour qu'on a trouvé le moyen de correspondre de New-York avec un navire en pleine mer à destination du Havre.

Dans notre siècle de progrès scientifique, il ne faut s'étonner de rien.

\*.\*

Nous avons reçu un de nos derniers courriers de France dans un état pitoyable.

Les facteurs de la poste nous ont remis, avec un grand sérieux, des paquets de pulpe de papier qu'on nous affirmait être nos lettres et nos journaux.

C'étaient des épaves de l'*Orégon*, splendide vapeur qui a coulé en mer, dans des circonstances assez mystérieuses.

Ouvrez n'importe quel journal américain, et même canadien, on y parle de ce naufrage dont la cause principale n'est pas encore exactement connue.

On dit qu'il y a eu rencontre avec une goëlette, d'autres affirment que cette goëlette n'a jamais existé que dans l'imagination de quelques passagers surexcités, et quelques-uns même croient que l'explosion d'une machine infernale a été la cause du désastre.

Quoi qu'il en soit, il est à peu près prouvé qu'il y a eu négligence de la part des officiers, qui n'ont rien tenté pour sauver le navire. On a réussi à transborder les neuf cents passagers sur un autre bâtiment, après quoi on a regardé l'*Orégon* sombrer.

Et on était à quinze milles de terre !

\*.\*

On nous vante tous les jours le luxe de précautions prises par les compagnies de navigation transatlantique pour éviter les accidents, on nous en donne les détails avec beaucoup de complaisance, on nous prouve, par exemple, que l'*Orégon* avait des compartiments étanches, et qu'en cas de collision on était toujours certain de ne pas couler, attendu que l'eau ne pouvait pas pénétrer dans les compartiments non atteints par le choc.

Tout cela est fort intéressant, très rassurant, mais ce qu'il y a de triste à remarquer, c'est que l'on a constaté aussitôt après l'accident que les portes qui devaient séparer les compartiments n'étaient pas fermées.

Il en est donc de ces précautions comme de tous les appareils de sûreté employés dans les élévateurs.

Tant que la corde est solide, tout va bien ; mais si elle casse, on s'aperçoit aussitôt que l'appareil sur lequel on comptait ne fonctionne plus du tout.

\*.\*

On a remarqué dans ce naufrage un fait assez rare pour être signalé.

Au milieu de la surexcitation générale, les femmes ont donné l'exemple du sang-froid et du courage.

On cite même une réponse typique d'une vieille dame française que des marins pressaient de descendre dans une embarcation :

—Ne me pressez pas, leur dit-elle, il y a des hommes qui ont peur ; laissez-les passer devant.

\*.\*

Pendant que les commissaires de l'amirauté s'arrachent les cheveux pour découvrir la véritable cause du naufrage de l'*Orégon*, voilà qu'un Américain—il n'y a qu'un Américain ou un Français pour trouver une explication semblable—nous dévoile la chose de la manière la plus simple :

Il est évident, d'après les témoignages recueillis jusqu'ici au sujet du naufrage de l'*Orégon*, que ce navire a été abordé par un tramway. Le fait que Mme Hurst a vu, par le hublot de sa cabine, un feu rouge quelques instants avant la collision, confirme cette théorie et indique que c'est un tramway de la ligne de la Seconde avenue qui a causé le désastre. Le bruit d'après lequel le capitaine Boyton, revêtu de son appareil en caoutchouc, serait allé à la nage de Sandy Hook attacher une torpille à la quille du steamer, est démenti par ce fait que le capitaine Boyton peut prouver un alibi, et la théorie de l'espagnol doit être écartée aussi par cet autre fait que ce poisson au long nez ne porte pas de feux rouges et se promène rarement aussi tard dans la nuit. Jusqu'à ce qu'on ait trouvé une meilleure théorie que celle du tramway, nous pencherons à croire que c'est la cause du désastre.

Moi, qui suis assez sceptique, je ne crois pas un seul mot de l'explication américaine, mais je penche fortement pour affirmer que c'est tout simplement un des chars de la rue Saint-Denis—qui marchent quand ils ont le temps—qui a causé le naufrage de l'*Orégon*.

\*.\*

Dernièrement, une femme américaine reçoit avis d'une cour de justice d'avoir à se présenter tel jour, à telle heure, devant le tribunal, afin de remplir les devoirs de juré.

Il était évident qu'il y avait erreur et qu'on s'était trompé de nom, mais l'injonction était faite en termes si impératifs et avec de telles menaces d'être puni selon la loi, que l'Américaine se décida à paraître devant le juge.

« Je suis, dit-elle, la personne que vous sommez de se présenter ici, à cette heure, afin de déclarer si j'ai quelque motif à faire valoir pour ne pas remplir les fonctions de juré.

« Je n'en ai aucun, et si une femme, américaine, de bonne éducation, au courant des affaires, se portant bien et pesant cent cinquante livres, peut faire votre affaire, je suis votre homme ! »

Malgré ces qualités, on n'a pu l'admettre dans le jury.

LÉON LEDIEU.

## REQUÊTE A REINE

FIN, c'est moi !...

Quel dommage de ne pas être artiste ! Je couds, je brode ; je fais de la cuisine, de la *menuiserie* aussi ; du raccommodage pour les pauvres et pour moi... mais il paraîtrait que je ne sais pas tenir, un pinceau.

C'est Reine qui vient le dire.

Savez-vous, blondine, qu'il n'est pas facile de saisir ces traits qui visent à l'extrême en tout..., aux *grands garçons*, aux *petits plats*, aux *petits soins*.

Apprenez que j'ai un tableau qui eût l'honneur de figurer à l'exposition universelle de Paris, et je conserve précieusement, entre les feuillets discrets de mon journal intime, des portraits si frappants de ressemblance, qu'ils rendraient des points à plus d'un de nos artistes à sonnante réputation.

Toutefois, je m'avoue incapable de réparer l'erreur commise envers vous ; je renonce à l'idée de vous peindre *upside up*.

S'il me faut encadrer votre pétillant visage dans la jolie nomenclature que vous me faites des gracieusetés qui vous distinguent, et que j'aurais omises dans un précédent article, je jette loin de moi palette et pinceau.

Voyons si ma plume vous trouvera plus conciliable, et faisons la paix, si possible.

\*.\*

Je suis obstinée quelquefois, querelleuse pas du tout. Vos dires me plaisent déjà ; et quoique vous me semblez un peu de la nature du papillon, je suis prête à embrasser votre bannière si vous me convainquez, bien que j'ai présumé sur une fausse doctrine qui n'a pas un brin de sagesse à son crédit.

Voici : vous faites habituellement la partie de cartes ? Ces dernières ne vous seraient-elles pas plus familières encore ?...

Ne feriez-vous pas de la cartomancie à vos heures de loisir ?... Il me semble même que cela irait parfaitement à votre piquante façon de dire.

Alors, je coupe vos cartes, et augurez-moi. A quoi me conduiront mes *assommantes théories à grands effets* ?...

Sans un regret ni un désir pour le *passé*, tenant des deux mains, joyeusement, toutes les séductions folles ou gaies du *présent*, irai-je sottement donner le nez dans l'ornière que me prépare l'avenir.

Dites—sans gêne—ma Reine *fantasque, romanesque, capricieuse*, etc.

Votre petit coin du feu fait envie, vous y causez tant à votre aise ! Supposez que je suis là, tout près, à vous écouter de mes deux oreilles.

Remarquez bien : je ne vous demande pas de faire mon portrait. Par esprit de vengeance, vous seriez capable de jucher sur des épaules trop étroites une figure longue, grave, rehaussée d'une mine sèche à l'avenant, et de présenter glorieuse-

ment à vos amies lectrices la *philosophique* Hermance, affublée à plaisir.

Le ciel me préserve de ne jamais tomber sous votre pinceau. Mais je voudrais vous entendre me dévoiler un *un tout petit bout d'avenir*, faisant suite à mes théories à *grands effets*.

Je vous assure que *mes idées nouvelles* et tremblotent déjà, et il m'en tarde beaucoup de revenir à *mon naturel*.

\*.\*

M. du C.

Que signifient ces deux lettres fièrement étalées à la fin de votre article ? Méfiez-vous ! Dans un temps de surexcitation tel que celui que nous venons de traverser, les esprits sont tellement montés, que tout porte matière à enquête.

Les partisans déçus pourraient bien vous accuser d'être pour quelque chose dans la victoire éclatante que vient de remporter notre maire à *toutes*, reprenant son siège avec la majesté et l'énergie dont il a l'avantage.

An nom de ceux que ces *M. du C.* intriguent autant que moi, un tout petit mot d'explication.

Je vous salue,

HERMANCE.

P.-S.—Au moment d'essuyer ma plume, j'apprends de *source certaine* que Maud—forcé au risque de trahir son incognito, de renoncer pour la saison prochaine à son feutre gris qu'il affectionne particulièrement—doit vous instituer une poursuite *en règle* pour l'attaque directe que vous lui avez portée dans votre dernier article.

H.

## POISSON D'AVRIL EN COLÈRE

Il est tout rouge de colère, le petit Poisson d'Avril : ses nageoires s'agitent, sa queue frétille, ses yeux sont fulgurants.

Qu'a-t-il donc ?  
Qui lui échauffe la bile ?

N'est-il plus le messenger mignon des amoureuses missives ?

Lui a-t-on ravi son nid de blanches dentelles, son minuscule palais de vélin, où les roses d'or se marient aux feuilles vertes ?

Nullement !

Ce qui l'irrite, ce qui monte sa petite tête de poisson : c'est sa dignité méconnue, son honneur outragé.

Qu'on l'appelle malin, sournois, moqueur, il ne s'en plaint pas, mais ce qu'il n'aime point, ce sont les yeux... les gros yeux et surtout le qualificatif... impudent !

Depuis longtemps, il accomplissait sa tâche gaiement, portant à celle-ci un mot tendre, à celle-là un baiser doucereux. Partout on l'accueillait avec joie, avec bonheur ; des mains veloutées caressaient sa petite tête et des lèvres roses se permettaient mêmes (les imprudentes) d'effleurer ses écailles dorées.

Comme il était content alors, comme son petit cœur de poisson jubilait.

Mais un jour—la félicité ici-bas est de courte durée—chargé d'une mission délicate—il le croyait du moins—il attendait, dans un boudoir aristocratique, le retour d'une jeune beauté dont il prisait beaucoup, paraît-il, les caresses annuelles.

L'absence est le plus grand des maux,

dit le grand fabuliste. Poisson d'Avril le savait bien, mais il s'en moquait comme des neiges d'antan. Tromper l'ennui d'une longue attente, bah ! pour lui c'était l'A B C de la facilité : il avait tant de tours dans son bissac. Quelques réflexions sentimentales, un voyage imaginaire au pays des rêves et des châteaux en Espagne, un monologue fantaisiste, il ne lui fallait rien de plus pour vaincre l'ennui en combat singulier. Ayant le choix des armes, il opta pour le monologue, et le voilà monologuant à bride abattue, sur son coussin, au grand ébahissement d'un superbe matou, qui ronronnait tout près, sur une causeuse, ne sachant trop s'il devait ou rire dans sa barbe ou... croquer sonmairement l'opportuniste.

—Est-elle changée, disait Poisson d'Avril, en songeant à la belle en promenade, est-elle aussi charmante qu'autrefois ? Comme elle était ravi-

sante l'an dernier ; que son sourire était aimable engageant !

Et mademoiselle, retardant, notre héros poursuivait son monologue :

—Comme ma visite va lui être agréable ! Il me semble la voir, riieuse et pimpante. Ah ! si ma liberté n'était pas aussi éphémère, je viendrais souvent, bien souvent, me cacher dans la gaze légère de ses blancs rideaux. Mais hélas ! Poisson d'Avril je suis né, et Poisson d'Avril je dois mourir. Mon règne, comme celui des insectes d'un jour, sur l'Hypanis, dont parle Aristote, commence avec l'aurore pourpre et finit avec le crépuscule du premier avril. Et je disparaîs ! Où ? Nul ne le sait. On me donne pour demeure : un nuage rose sur le ciel bleu, un castel de mousse dans un vallon solitaire, une villa mystérieuse que protègent les roseaux flexibles d'un filet d'argent. Ma retraite, curieux et... curieuses ? C'est mon secret. Cependant, si j'osais dire... Pas encore, j'entends des pas effacés, un frou-frou de soie bouffante, c'est-elle... taisons-nous ! A l'an prochain les confidences.

Poisson d'Avril ne se trompait pas. C'était bien son adorée, avec sa taille élégante et aérienne, ses lèvres cerise, ses joues satinées, ses yeux d'un bleu de pervenche, son opulente chevelure ondulante en veloutés gracieuse et blonde, ses petits pieds flottant en liberté dans des pantoufles brodées ; c'était bien sa voix harmonieuse et douce qui se fit entendre, quand, apercevant l'imperceptible visiteur, la jeune coquette l'enveloppa d'un sourire et lui dit :

—Mignon, que m'apportes-tu ?

Tout joyeux, Poisson d'Avril lui présenta son message. Elle le reçut avec empressement, et notre facteur improvisé, modeste, les yeux baissés, rêvait déjà une tendre caresse, mais, contre son attente, le baiser si vivement souhaité se fit attendre et bien longtemps. Enfin, n'y tenant plus, il osa lever les yeux sur sa jolie blondine. O cruelle déception ! ô inconstance des choses humaines ! il vit un front... rembruni, un minois... courroucé, il entendit une voix aigre proférer le mot fatal : Impudent !

Ce fut un coup de foudre pour Poisson d'Avril ; il ne voulut point en entendre davantage. Il s'esquiva au plus vite, tout confus, tout honteux de sa déconvenue et vouant aux gémonies l'auteur du malheureux message.

S'il avait été indiscret comme certains facteurs de cartes-postales, s'il avait osé jeter les yeux un instant sur les lignes qu'on lui avait confiées, jamais il n'aurait présenté à sa bien-aimée une semblable missive, mais il est discret, trop discret peut-être, le gentil poisson, pour les billets doux que protègent ses nageoires rosées.

Et voilà pourquoi maintenant il fait grand bruit, grand tapage, dans sa retraite mystérieuse, songeant plus que jamais à sa mésaventure de l'an dernier. Ah ! s'il avait la dent du requin, le dard de l'espadon, les batteries électriques de la torpille, comme il ferait passer un mauvais quart-d'heure à ceux qui l'ont rendu complice inconscient de leur rancune, mais il n'a rien pour se défendre, rien pour se venger, si ce n'est sa ferme résolution de rester coi le premier avril.

—Non, je n'irai plus. C'est fini ! s'écrie-t-il avec la conviction d'un amant évincé.

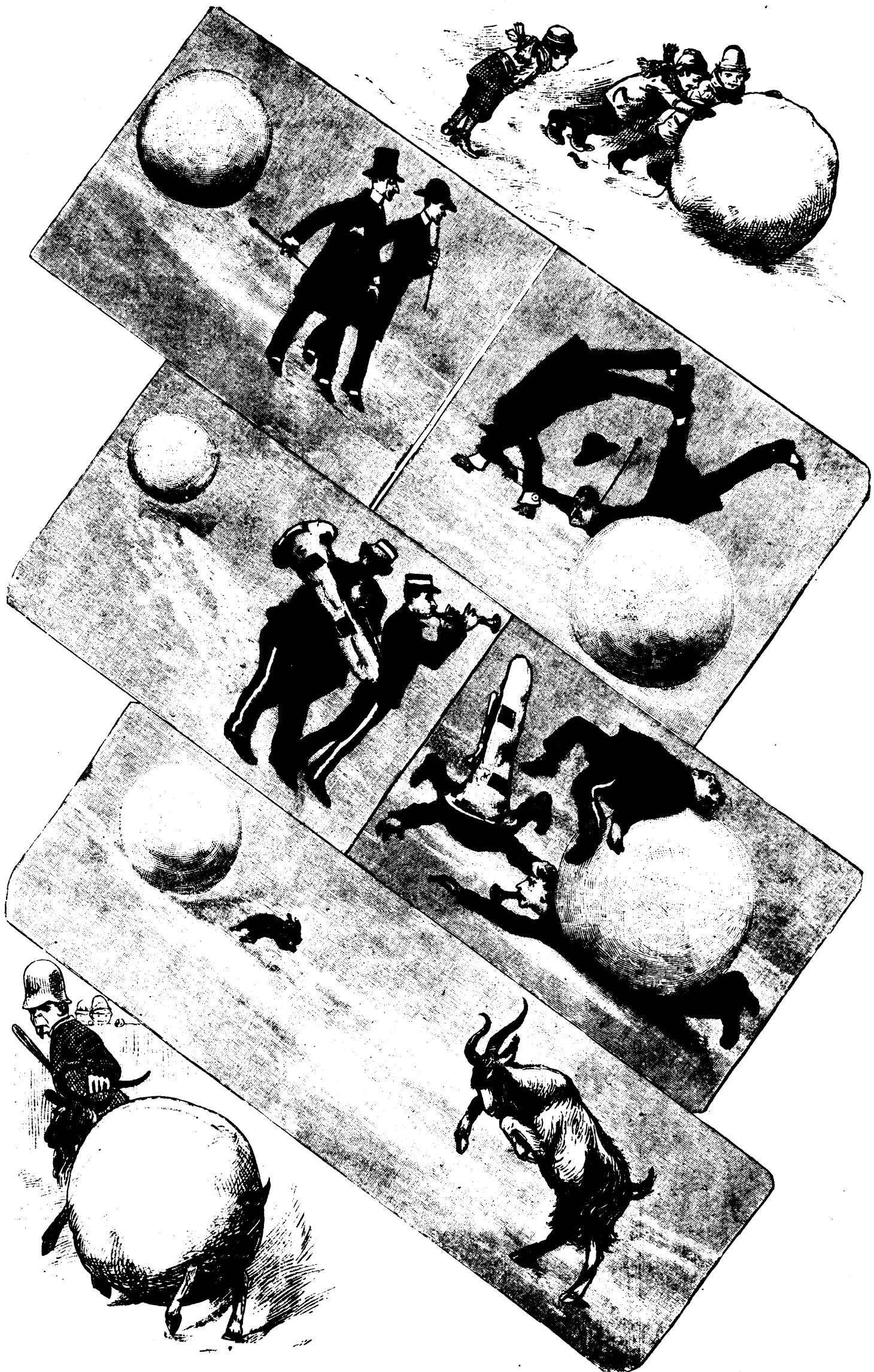
Espérons qu'il reviendra bientôt à de meilleurs sentiments, et que nos boudoirs parfumés verront encore le petit Poisson d'Avril. Gardons-nous bien, toutefois, de lui confier cette année des quatrains indéliques, des sonnets médisants, de nature à lui attirer de nouveau la colère des minois féminins. Petit poisson n'entend plus raillerie là-dessus, et si on lui fait encore des niches, malheurs à nous, car dans notre siècle de dynamite, tout est à craindre, même la colère d'un... Poisson d'Avril !

CHS M. DUCHARME.

Montréal, mars 1886.

L'homme le moins malheureux est celui qui prend les choses comme elles vont et les hommes comme ils sont.

Une mère chrétienne disait à sa fille : « Lorsque vous donnez un vieux vêtement aux pauvres, raccommodez-le avec soin, comme si vous deviez vous en servir vous-même. »



AVENTURES D'UNE BOULE DE NEIGE. — COMÉDIE DRAMATIQUE EN HUIT TABLEAUX ET QUATORZE SECONDES

LA  
PORTEUSE DE PAIN

—o—  
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)  
—o—

LCII

**L**'AI vu mademoiselle Mary tout à l'heure, dit Etienne Castel, tout en marchant. La pauvre enfant n'a plus que quelques jours à vivre.

—Ah ! monsieur, répliqua Lucien avec un geste de découragement, je suis à bout de forces pour jouer le rôle que vous m'avez imposé dans un but qui m'est inconnu.

—Ce but, je vous le répète, est votre bonheur. Ayez confiance en moi. L'attente, désormais, sera bien courte.

—Mais je souffre le martyre en jouant une comédie qui me semble sacrilège !

—Plus vous souffrirez, plus votre bonheur sera grand ! C'est la loi des contrastes. A propos, je vous invite à dîner aujourd'hui avec monsieur Harmant et moi.

—J'accepte bien volontiers.

On était arrivé au bâtiment des bureaux. Lucien frappa à la porte du cabinet du maître.

—Entrez, dit Paul Harmant depuis l'intérieur.

Le jeune homme ouvrit la porte.

—Une visite inattendue, monsieur, fit-il. Le millionnaire aperçut Etienne Castel.

—Ah ! parbleu, oui ! s'écria-t-il en se levant pour aller lui tendre la main. Très inattendue, mais très bien venue ! Quel motif vous amène à Courbevoie, cher monsieur Castel ?

Malgré la profonde répugnance qu'Etienne éprouvait à l'endroit du grand industriel, il ne put faire autrement que de prendre et de serrer la main tendue vers lui, et répondit :

—La curiosité.

—La curiosité ! répéta le millionnaire, vraiment ?

—Mon Dieu, oui.

L'artiste réédita l'explication que nous venons de l'entendre donner à Lucien, puis il ajouta :

—C'était une idée fixe chez moi, et je me suis présenté ce matin à votre hôtel de la rue Murillo, comptant vous prier de m'amener avec vous à Courbevoie.

XCIII

—Vous avez vu ma fille ? demanda Paul Harmant.

—Oui, répondit l'artiste, et mademoiselle Mary m'a affirmé que vous resteriez à l'usine toute la journée.

—C'est, en effet, mon intention.

J'ai des notes à classer, tout un monde de notes !

—Je vous dérange, alors ?

—En aucune façon. Le classement en question peut se remettre, et votre bonne visite sera pour moi, au milieu de mes travaux, une distraction précieuse.

—Il est convenu, n'est-ce pas, que nous dînerons ensemble ? reprit Etienne Castel.

—Chez moi, fit le millionnaire.

—Mademoiselle Mary m'a dit que vous ne deviez point rentrer. Elle ne vous attend pas.

—J'avais en effet un rendez-vous pour ce soir, mais une dépêche qui vient de m'arriver le contremande.

—Raison de plus pour accepter mon invitation. Nous retournerons à Paris et nous dirons fner au cabaret. Monsieur Labroue a bien voulu me promettre d'être des nôtres. Je vous préviens, cher monsieur Harmant, qu'en refusant vous me débobligeriez beaucoup.

—J'accepte donc, et avec le plus grand plaisir. Ma soirée vous appartient.

—Merci

Lucien avait quitté le cabinet pour aller diriger un travail important.

—Permettez-moi de vous montrer le chemin des ateliers, fit Paul Harmant en prenant son chapeau ; nous visiterons tout. Je ne vous ferai grâce d'aucun détail.

—Je vous en saurai un gré infini.

Les deux hommes allaient sortir du bureau, lorsque le concierge de l'usine se présenta, une dépêche à la main.

—Pour monsieur, dit-il.

Paul Harmant prit le télégramme.

—Ce doit être notre dépêche, pensa l'artiste.

—Vous permettez ? fit le millionnaire.

—Certes ! Ne vous occupez pas de moi, je vous en prie.

L'ex-Jacques Garaud s'approcha de la fenêtre et déchira l'enveloppe du télégramme. Il lut et son front se rembrunit.

Etienne Castel l'observait à la dérobée.

—Que signifie cela ? se demanda l'industriel en pliant la dépêche et en la mettant dans sa poche. Ce matin il contremandait le rendez-vous donné, et voici maintenant qu'il m'en assigne un autre. Que se passe-t-il donc ?

—Vous semblez soucieux, dit l'artiste. Est-ce un ennui qui vous arrive ?

—C'est un ennui, en effet, car une affaire imprévue et très urgente me force à décliner l'invitation acceptée par moi tout à l'heure avec tant de plaisir. Je dois être à neuf heures chez un de mes clients.

—Vous y serez, cher monsieur Harmant, et sans rien changer à nos projets, répliqua le peintre. Nous dînerons à six heures précises dans le quartier où vous avez affaire, à huit heures et demie, vous nous quitterez sans façon pour aller chez votre client.

—Mais...

—Oh ! il n'y a pas de "mais" qui tienne ! interrompit Etienne Castel en riant ; j'insiste et je maintiens mon droit ! Vous ne me priveriez pas aussi facilement que vous le croyez du plaisir de passer deux heures à table en votre compagnie.

—Allons, je me rends. Mais, à huit heures et demie, vous me permettrez de vous quitter.

—C'est convenu. Dans quel quartier vous appellera votre rendez-vous ?

—Dans le quartier Saint-Lazare, place de l'Europe.

landier. Là il fit l'emplette non seulement d'une pince, mais d'une scie à main, d'un tourne-vis et d'un ciseau à froid.

Deux précautions valent mieux qu'une, pensait-il en faisant envelopper solidement ses acquisitions dans une feuille de papier fort épais.

Ensuite il se dirigea vers la station des voitures, prit un fiacre à l'heure, mit son paquet sur une des banquettes et donna l'ordre au cocher de le conduire à l'endroit où il avait établi son observatoire. Là il s'arma de patience, et tua le temps de son mieux en fumant force cigarettes. A cinq heures, il vit Paul Harmant sortir de l'usine avec Etienne Castel et une autre personne qui n'était autre que Lucien Labroue. Tous trois s'installèrent dans le coupé de régie gardé par l'artiste depuis le matin. Raoul Duchemin dit à son cocher :

—Un coupé de louage va traverser le pont, je vous le montrerai au passage. Il faut le suivre et vous arranger pour ne pas le perdre de vue. Je vous donnerai vingt francs de pourboire.

—On le suivra, répondit le cocher. Pour vingt francs, je crèverai s'il le faut mon poulet d'Inde. Ça m'est égal. Il est au bourgeois.

Puis il attendit, le fouet en main. Le coupé d'Etienne Castel apparut, débouchant du pont.

—Est-ce celui-là ? demanda le cocher à Raoul en se penchant vers la portière ?

—Oui, répliqua le jeune homme.

—Alors, en chasse ! Allons y gaiement.

A six heures moins un quart les deux voitures s'arrêtaient place du Havre, à vingt pas de distance l'une de l'autre. Les trois hommes descendirent du coupé de régie et entrèrent dans le restaurant qui se trouve à côté du passage. Duchemin quitta son fiacre, paya son cocher et à son tour franchit le seuil du restaurant. Il jeta un coup d'œil autour de la salle, n'y vit point ceux qu'il cherchait et appela un garçon.

—Vous avez des cabinets particuliers ? lui demanda-t-il.

—Oui, monsieur. Au premier.

—Le restaurant a-t-il une autre issue que celle donnant sur la rue ?

—Il y a celle-ci, monsieur, sur le passage.

—Et aucune autre ?

—Aucune autre, monsieur, aucune.

—C'est bien, merci, servez-moi à dîner.

Et Raoul s'installa à une table d'où il voyait les deux portes de sortie.

Laissons le jeune homme en observation et retournons, rue de Seine, au "Rendez-vous des boulangers." Il était midi moins dix. Tous les souscripteurs du banquet étaient exacts et "sirotaient" des appétifs en attendant l'héroïne de la fête qui n'était point encore arrivée. Depuis dix minutes mademoiselle Amanda revenue de chez madame Augustine avec la permission de s'absenter, s'il le fallait, tout l'après-midi, avait pris possession du cabinet où Marianne s'appropriait à la servir.

—Vous ferez ce que vous m'avez promis, n'est-ce pas ? demanda l'essayeuse à la servante.

—Je le ferai madame, et sans hésiter. Ne craignez rien !

Et Marianne retourna dans la salle du banquet. Malgré l'animation verbeuse et bruyante, dont il faisait parade au milieu des groupes, Ovide Soliveau se sentait fort inquiet. Il ne voyait point les personnages sur lesquels il comptait, c'est-à-dire les agents de la sûreté,

qui, cependant, ne pouvait manquer de venir après la dénonciation du matin, et qu'il devinerait du premier coup d'œil. Marianne vint à passer près de lui.

—Eh ! bien, ma bonne fille, lui dit-il, avons-nous mis nos boucles d'oreilles ?

—Bien sûr que oui ! répondit la servante en lui montrant, et même qu'elles me vont joliment !

Ovide se pencha vers elle, comme pour regarder les bijoux en question, et poursuivit à voix basse :

—Vous n'avez rien oublié de ce dont nous sommes convenus ?

—Non, non, soyez paisible ! Mon carafon est prêt. Je m'en servirai après le café.

Et Marianne, appelée par sa patronne, s'esquiva. En ce moment un sous-officier du train des équipages venait d'entrer dans la salle, accompagné d'un bon paysan d'une soixantaine d'années. Soliveau les enveloppa d'un regard perçant et le nuage qui couvrait son front se dissipa.

—Voilà les agents, murmura-t-il ; n'importe qui se laisserait prendre à leur déguisement, mais moi j'ai l'œil américain. Tout va bien.

Le gredin ne se trompait point. Les deux nouveaux venus



Vous avez dit que Paul Harmant se nommait Jacques Garaud.—(Voir page 374, col 3)

—Eh bien, je connais, place du Havre, un restaurant possible. Nous y arriverons à six heures moins cinq minutes. A six heures, nous nous mettrons à table, et vous serez libre en temps opportun.

—C'est dit. Allons visiter mes ateliers.

Et Paul Harmant se fit le cicérone de l'artiste au milieu du dédale de l'usine. Etienne Castel pensait tout bas :

—A coup sûr le rendez-vous en question est celui que lui assigne notre dépêche signée : "Ovide." Il ne doit point aller place de l'Europe, mais dans les environs. Peu importe d'ailleurs. Raoul Duchemin ne nous perdra point de vue et le suivra en quelle endroit qu'il se rende.

Nous laisserons le millionnaire et l'artiste visiter la fabrique dans tous ses détails, et nous rejoindrons l'ex-employé de la mairie de Joigny. Celui-ci avait attendu pendant une heure, sa jumelle braquée sur la porte de l'usine. Il avait vu Etienne Castel descendre de voiture, entrer dans la cour, y rencontrer Lucien Labroue et disparaître en sa compagnie.

—Paul Harmant est là, se dit Raoul Duchemin ; je vais me procurer une pince et une voiture.

Il traversa le pont et flâna dans les rues de Courbevoie jusqu'à ce qu'il eût trouvé la boutique d'un quincaillier-tail-

étaient, en effet, Prichard et Montel, les deux hommes expédiés par le chef de la sûreté.

— Oh ! oh ! paraîtrait qu'on est en fête chez vous ! dit le faux paysan à Marianne. Ça va-t-il vous empêcher de nous donner à déjeuner, ma fille ?

— Mais pas du tout, messieurs, répliqua la servante. Venez par ici, je vais vous installer à une table où on vous servira.

Et elle les conduisit à l'endroit où le matin Ovide s'était placé, par conséquent tout près du vitrage.

## NCIV

Les deux agents s'installèrent.

— Vous serez bien là, je pense, reprit Marianne.

— Parfaitement, reprit Prichard, le faux paysan.

— Êtes-vous pressés ?

— Pas le moins du monde, pourvu que nous puissions prendre le train de Versailles à cinq heures, c'est tout ce qu'il nous faut, dit le sous-officier du train des équipages.

— Ça va bien, alors. Vous entendrez rire et chanter tout à votre aise. Qu'est-ce qu'il faut vous servir ?

— Deux absinthes d'abord. Nous verrons après.

Marianne fit apporter par un garçon les absinthes demandées. En ce moment une porteuse de pain entra en courant.

— Mes enfants, cria-t-elle, voilà maman Lison qu'arrive. Je viens de la voir tourner la rue.

— Attention, alors ! dit le Lyonnais. Le plus ancien de la boulangerie, ici présent, donnera le bouquet.

Un homme de soixante et quelques années alla prendre un énorme bouquet posé sur une table et vint se placer dans les rangs des convives.

— Quand maman Lison entrera, fit à son tour le Tourangeau, vous savez ce qui est convenu.

— Oui, oui.

— Maintenant, plus un mot.

Le silence s'établit comme par enchantement. Prichard et Montel braquaient du côté de la porte leurs regards de policiers. Jeanne Fortier parut.

— Vive Lise Perrin ! cria-t-on de toutes parts, et l'homme au bouquet vint au-devant de la porteuse de pain.

— Maman Lison, dit-il d'une voix émue, acceptez ce bouquet que vos bons amis sont contents de vous offrir en signe de réjouissance.

Un nouveau cri général de : Vive Lise Perrin remplit la vaste salle. La porteuse de pain s'essuyait les yeux. Le faux paysan se pencha vers le pseudo sous-officier et lui glissa dans l'oreille ces mots :

— Pas possible que cette brave femme soit l'évadée de Clermont.

— Attendons pour juger.

— Elle a l'air si honnête.

— Les apparences sont souvent trompeuses, et la preuve c'est que ni toi ni moi ne sommes ce dont nous avons l'air.

On se foulaît pour embrasser la porteuse de pain, qui, dominée par une émotion bien naturelle, ne savait plus auquel entendre. Le Lyonnais lui tendit un verre. Elle le prit d'une main tremblante et, avant de l'approcher de ses lèvres, murmura d'une voix presque indistincte :

— Mes amis, mes chers amis, je bois à votre bonne santé !

— Le dîner est servi ! A table ! dit la maîtresse du "Rendez-vous des boulangers" d'un ton de commandement.

Le Tourangeau et le Lyonnais installèrent Jeanne Fortier à la place d'honneur, et le bouquet qui venait de lui être offert occupa le milieu de la table dans un broc de faïence à fleurs. Le banquet commença. Ovide Soliveau se trouvait presque à côté de Jeanne, sur le même rang, et par son entraînement égayait notablement les convives. Nous ne donnerons point le "menu" du banquet, comme font les journaux bien renseignés quand il s'agit d'un repas officiel. Il nous suffira de dire qu'il était copieux, et que, pour une modique cotisation de six francs par tête, la maîtresse de la maison avait superbement fait les choses. Les deux agents de la sûreté profitaient de ce festin dans une certaine mesure. Le déjeuner qu'on leur servait leur semblait succulent. Amanda, anxieuse, impatiente, attendait avec fièvre le dénouement de cette pièce qui, commencée en vaudeville, devait, selon toute apparence, finir en drame. Elle seule trouvait le temps très long.

Il était trois heures et demie lorsqu'on mit le café sur la table. La servante Marianne, prise de tremblement nerveux, guettait le signal que devait lui donner le Dijonnais.

Elle se dirigea vers la petite table sur laquelle s'alignaient les flacons de liqueurs.

— Vous ne servirez pas la chartreuse, Jacques, dit-elle au sommelier. C'est moi qui m'en charge.

— Suffit, Marianne.

La jeune fille, fouillant dans sa poche, en tira un carafon qu'elle plaça en tête des autres. Ovide qui la suivait de l'œil depuis quelques minutes remarqua ce mouvement.

— Allons, se dit-il "in petto," elle n'oublie rien. Dans une demi-heure, je crois que nous allons rire !

Il se leva.

— Ah ! ah ! fit le Tourangeau. Voilà le Dijonnais qui va nous en chanter une bien bonne ! Bravo, Dijonnais ! S'il y a un refrain à la chanson, nous le reprendrons en chœur, et de grand cœur !

— Oui ! oui ! qu'il chante ! qu'il chante ! cria-t-on de tous côtés.

Soliveau mit la main droite sur le côté gauche de sa poitrine et fit un salut comique.

— Je chanterai certainement, camarades, puisqu'on me fait l'honneur de m'y inviter, répliqua-t-il ensuite ; je chanterai tant qu'on voudra et tout ce qu'on voudra, mais auparavant je demande la parole.

— On te la donne à l'unanimité ! fit le Lyonnais ! j'abote, ma vieille ! nous sommes tout oreilles !

— Avant de venir au "Rendez-vous des Boulangers,"

commença Soliveau, je ne connaissais pas maman Lison, mes camarades, mais par vous j'ai appris à la connaître, à l'aimer et à l'estimer. C'est une digne et brave femme. Je suis heureux de lui offrir un petit cadeau, et je serai fier si elle veut bien l'accepter.

— Bravo ! bravo ! Voilà une riche idée. On ne peut pas dire le contraire.

— Vas-y du cadeau, mon vieux Dijonnais, fit le Tourangeau. Montre-nous ça.

Ovide quitta sa place et se dirigea vers Jeanne Fortier, qui se leva et se tourna vers lui.

— Madame Perrin, lui dit le misérable en lui présentant un petit écrin, faites-moi le grand plaisir d'accepter cela, et le grand honneur de me permettre de vous embrasser.

Jeanne tendit ses deux joues sur lesquelles le complice de Paul Harmant posa deux baisers de Judas. On applaudit avec enthousiasme ; puis, aux applaudissements succédèrent ces mots, répétés autour de la table :

— Voyons le cadeau, voyons le cadeau.

Jeanne Fortier ouvrit la mignonne boîte de maroquin et poussa un cri d'admiration. L'écrin passa de convive en convive, et son contenu fut admiré comme il convenait.

— Dijonnais, mon garçon, je vous félicite ! Vous savez vous conduire avec les dames, fit la maîtresse de l'établissement. Pour un joli cadeau, c'est un joli cadeau ! Mais faut arroser ça.

— Tout est prévu, répondit Ovide. J'offre une "tournée" de vraie chartreuse.

— Vive le Dijonnais ! cria-t-on.

Marianne, entendant la réplique, était accourue avec deux carafons de liqueur d'un vert d'émeraude.

— A vous d'abord, maman Lison, fit-elle.

— Jeanne tendit son verre.

La jeune servante le remplit jusqu'aux bords, puis elle reprit, en s'adressant à Soliveau :

— A vous, maintenant, monsieur le Dijonnais.

Avec une habileté de prestidigitateur, Marianne avait changé de main les flacons, et quand Ovide présenta son verre, elle lui versa la chartreuse à laquelle il avait mêlé une dose de la drogue canadienne.

— A votre santé, maman Lison ! s'écria le gredin. Nous allons trinquer, s'il vous plaît.

— De tout mon cœur.

Les deux recipients se choquèrent, puis Soliveau et la porteuse de pain les vidèrent d'un seul trait. Amanda, les tempes mouillées de gouttelettes de sueur, les yeux fixés sur Ovide, sur Jeanne Fortier et sur Marianne, par un entrecaillement du rideau, n'avait pas perdu un seul mouvement des trois personnages que nous venons de nommer. Lorsqu'elle vit Soliveau vider son verre elle eut dans les prunelles la leur fauve d'un regard de tigresse.

— Tu es perdu, maintenant, bandit ! murmura-t-elle, j'en jurerais ! Un pressentiment me l'annonce et ne me trompe pas.

La maîtresse du "Rendez-vous des Boulangers" s'avança et lui dit :

— Présentement, c'est à mon tour, maman Lison. Il n'y a pas que les gens de la boulangerie qui soient vos amis et qui vous portent un grand intérêt ; il y a aussi les personnes que vous fournissez, et voici ce que l'une d'elles m'a priée de vous remettre.

Et elle posa sur l'assiette de Jeanne les deux cents francs donnés par Marianne, mais changés par elle en pièces d'or. Un hurrah général accueillit cette largesse. Jeanne embrassa l'hôtelière.

— Nous nous sommes suffisamment attendris, fit alors le Lyonnais. Le moment est venu de s'égayer. Il s'agit de chanter. Chacun dira la sienne. Je commence.

On se tut aussitôt pour écouter. Ovide, les yeux sur Jeanne, attendait l'effet de la liqueur canadienne. Le Lyonnais termina sa chanson, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. On trinqua de nouveau.

— Au Dijonnais ! dit le Tourangeau. C'est le tour du Dijonnais.

— Oui, oui, oui.

Et sur l'air des Lampions, les convives répétèrent en tapant des pieds.

— Au Dijonnais, au Dijonnais.

Ovide se leva, et, sans cesser de regarder la porteuse de pain, il entama une gaudriole emprunté au répertoire de l'Alcazar d'hiver. Au milieu du deuxième couplet il s'arrêta et passa la main sur son front. La mémoire paraissait lui faire brusquement défaut.

## NCV

— Te voilà en plan, ma vieille ! fit le Lyonnais avec un gros rire. Bois un coup, tu te souviendras.

Mais Ovide ne cherchait pas les derniers vers du couplet interrompu. Un nuage venait de s'étendre tout à coup sur sa pensée. L'effet de la liqueur bavarde commençait à se produire. Marianne, prise d'une émotion instinctive, le regardait avec une sorte d'effroi. Les deux agents de la sûreté, les coudes sur la table, dressait l'oreille.

— Est-ce l'incident annoncé ? se demandaient-ils.

— Ça sera-t-il pour aujourd'hui, Dijonnais ? criaient-ils de toutes parts. Vas-tu te remettre à chanter ?

Ovide promenait lentement autour de lui un regard sans expression.

— Chanter, répéta-t-il d'un ton singulier et d'une voix méconnaissable, il s'agit bien de chanter.

Une stupeur générale envahit les convives à la vue de l'étrange attitude de Soliveau et de ses yeux démesurément ouverts.

— Ah ! ça, mais, est-ce qu'il devient fou ? dit la maîtresse de l'établissement.

— Ce n'est pas moi qui suis fou, répondit le misérable, c'est vous, mes braves gens.

Et il accompagna ces paroles d'un long éclat de rire.

— Voyons, voyons, fit la patronne en s'approchant du Dijonnais remettez-vous, revenez à vous, monsieur Pierre Lebrun.

— Vous voyez bien que vous êtes folle, vous, la grosse ! répliqua le pseudo-baron de Reiss. Je ne m'appelle pas Pierre Lebrun. Je m'appelle Ovide Soliveau. Je ne suis pas ouvrier boulanger, je suis bourgeois, je vis de mes rentes, grâce à mon cousin millionnaire dont vous avez tous entendu parler, mon cousin Paul Harmant.

En entendant ce nom, Jeanne Fortier tressaillit et devint très pâle. Tout le monde s'était levé. On faisait cercle autour d'Ovide, on le regardait avec surprise, on l'écoutait avec inquiétude. Il poursuivit :

— Paul Harmant, vous savez bien. Le mécanicien fameux, le grand constructeur de Courbevoie. Je vous ai dit que c'était mon cousin. Eh bien ! pas du tout. Nous ne sommes parents ni d'Eve, ni d'Adam. C'est tout bonnement un voleur, un incendiaire et un assassin, parole d'honneur ! Nous avons fait connaissance il y a vingt-et-un ans, entre l'Angleterre et l'Amérique, sur le paquebot le "Lord-Maire." Il se sauvait de France parce qu'il venait de commettre toute une ribambelle de crimes, le gaillard ! Il allait à New-York. Il avait pris un nom de fantaisie, celui de mon cousin Paul Harmant, décédé depuis peu. Je l'ai pincé au demi-cercle. Moi, très malin, et depuis vingt-et-un ans, pour acheter mon silence, il me laisse puiser dans sa caisse. Inépuisable, sa caisse ! plus on y prend, plus il en reste ! une tranche du Pérou, quoi ! Oh ! il en a, des millions, mon cousin Paul Harmant, qui n'est pas mon cousin, qui ne se nomme pas Paul Harmant, et qui de son vrai nom s'appelle Jacques Garaud !

— Jacques Garand, répéta la porteuse de pain affolée, éperdue, en s'élançant vers Ovide et en lui prenant le bras, vous avez dit que Paul Harmant se nommait Jacques Garaud ? Vous avez bien dit cela, n'est-ce pas ? Les yeux de Soliveau devenaient étincelants ; les traits de son visage se crispaient.

— Oui, je l'ai dit, répliqua-t-il, je l'ai dit et je le répète Jacques Garaud, le voleur, l'incendiaire, l'assassin, Jacques Garaud, qui a tué son patron Jules Labroue à Alfortville, il y a vingt-et-un ans ! Ah ! il ne se doutait guère, dans ce temps-là, que je découvrirais tout cela. Mais je soupçonnais quelque chose, et je lui avais versé, comme à toi, Lise Perrin, la liqueur canadienne, qui force les gens à parler, même quand ils n'en ont pas envie ! Aussi tu vas bavarder, comme une pie borgne.

— Mais, fit Jeanne croyant sentir sa raison s'égarer, que veut-il dire ?

— Il veut dire, répliqua Marianne, qu'il avait préparée pour vous une liqueur diabolique, et que c'est lui, qui vient de la boire.

Ovide n'écoutait pas. Les yeux injectés de sang, le corps secoué d'un tressaillement convulsif, il poursuivait :

— La liqueur canadienne, la liqueur qui a forcé Jacques Garaud à parler, et qui vas te faire avouer, tout haut, devant tout le monde, que tu n'es pas Lise Perrin, que tu es Jeanne Fortier.

— Taisez-vous ! Taisez-vous ! cria la porteuse de pain avec une épouvante inouïe.

— Jeanne Fortier, continua Soliveau, Jeanne Fortier dont j'ai voulu tuer la fille, Jeanne Fortier que j'ai tenté vainement d'écraser sous l'échafaudage de la rue Gît-le-Cœur, Jeanne Fortier condamnée à la reclusion perpétuelle et évadée de la maison centrale de Clermont !

— Un cri d'effroi s'échappa de toutes les poitrines. Un sentiment de répulsion se peignit sur tous les visages, et le cercle formé autour de Jeanne et de Soliveau s'élargit. Mais déjà la porteuse de pain avait envisagé la question sous son vrai jour.

— Ah ! misérable, dit-elle en relevant la tête, misérable ! Tu crois me perdre et tu me sèves !

— Jeanne Fortier, condamnée pour incendie, pour vol et pour assassinat, c'est toi ! hurla le Dijonnais.

— Oui, c'est moi, c'est bien moi, que dans ton aveuglement tu viens de réhabiliter ! Oui, mes amis, je suis Jeanne Fortier, Jeanne la condamnée, Jeanne l'évadée. Mais j'avais été condamnée pour les crimes commis par Jacques Garaud, vous en avez entendu l'aveu de la bouche de cet homme !

Mais si je me suis évadée, c'est pour retrouver mes enfants, ma fille, qu'il a voulu assassiner comme moi ! J'ai des témoins de tes paroles, misérable, et ils sont nombreux ? Grâce à toi, je ne laisserai point à mes enfants un nom déshonoré !

La porteuse de pain ajouta, après un silence :

— Vous savez maintenant qui je suis, mes amis. Vous connaissez ma vie, mes malheurs, jugez-moi ! Me condamnez-vous ?

Tout le monde courut à Jeanne, toutes les mains se tendirent pour serrer la sienne. Ovide, lui, venait de tomber sur une chaise et se débattait dans une violente crise nerveuse. A cette minute précise les agents de la sûreté écartèrent la foule qui se pressait autour de maman Lison, et l'un d'eux lui dit, en lui mettant la main sur l'épaule :

— Jeanne Fortier, évadée de la prison de Clermont, je vous arrête au nom de la loi !

— Vous m'arrêtez ! balbutia la malheureuse femme anéantie.

— Un murmure de colère gronda autour des agents. Le Lyonnais s'avança.

— Arrêtez maman Lison, la plus brave femme qu'il y ait au monde, s'écria-t-il, jamais !

— Obéissez à la loi ! Laissez-nous faire notre devoir, reprit l'agent.

— Jamais ! répéta-t-on de toutes parts.

— Si vous voulez arrêter quelqu'un, empiguez ce gredin. fit le Tourangeau en désignant Ovide, mais ne touchez pas à maman Lison.

— Il faut que force reste à la loi.

— Non ! non !

— Allons, filez, maman Lison, filez vite ! glissa le Lyon-

mais dans l'oreille de Jeanne. Ne vous laissez pas prendre. Vous avez à travailler pour le bonheur de vos enfants.

Un groupe compact se forma aussitôt, entourant la portesse de pain, et la poussant vers les cuisines, où se trouvait une issue donnant sur la rue voisine. Les agents, voyant qu'ils ne pouvaient l'emporter contre tous, n'essayèrent point la lutte. Ovide Soliveau, dont la crise nerveuse grandissait, tomba sur le plancher, en se débattant.

— Il paraît bien malade, fit la servante Marianne en le regardant d'un air de dégoût. Qu'il crève comme un chien, il ne l'aura pas volé !

— Non, non, répliqua l'un des agents, il est essentiel que cet homme vive et qu'il puisse répéter au juge d'instruction les aveux que nous venons d'entendre. Un médecin, vite un médecin.

— Il y en a un dans la maison, dit la patronne, le docteur Richard. Marianne, courez le chercher.

— Oui, bourgeoise.

La servante sortit en courant. Ovide se tordait comme un serpent coupé. Sa tête donnait de grands coups sur le plancher. L'écume lui sortait de la bouche. On l'entourait avec terreur. Marianne rentra avec le médecin. Celui-ci s'approcha vivement d'Ovide, et, après l'avoir regardé, recula en s'écriant :

— Lui ! lui !

— Vous connaissez cet homme, monsieur le docteur ? demanda l'un des policiers.

— Oui, monsieur.

— Je suis agent de la sûreté. Pouvez-vous me dire son vrai nom ?

— Ovide Soliveau. C'est un misérable.

— Va-t-il mourir ?

— Non, monsieur, il n'est pas en danger, il vient tout simplement de boire une liqueur préparée au Canada, et dont les effets ne sont bien connus. J'ai déjà eu l'occasion de me trouver en rapport avec ce triste personnage. Dans quelques instants la crise qu'il subit prendra fin et vous pourriez l'emmener, les soins d'un médecin sont inutiles ; par conséquent, je n'ai rien à faire ici.

Le docteur salua et se retira. Au moment où il passait auprès du vitrage du cabinet, Amanda le reconnut.

— C'est le médecin de Bois-le-Roi, se dit-elle.

Ainsi que venait de l'annoncer le docteur Richard, la crise se calma rapidement ; les mouvements convulsifs cessèrent de se manifester et cédèrent la place à un engourdissement quasi léthargique. L'un des agents alla chercher une voiture dans laquelle on porta le corps inerte du greudin, puis le second policier dit à la maîtresse de l'établissement :

— Vous aurez à répondre, madame, des faits qui viennent de se passer chez vous. On a résisté ouvertement à la loi. On a prêté les mains à une évasion. C'est grave, c'est très grave.

— Eh ! monsieur, que pouvais-je faire ? répliqua la patronne du "Rendez-vous des boulangers."

— La justice appréciera.

Des ordres furent donnés au cocher, et le fiacre roula vers la préfecture, emportant Ovide Soliveau et les agents.

NCVI

Dès qu'ils furent partis, la servante Marianne s'élança vers le cabinet où dînait mademoiselle Amanda. Ce cabinet était vide. L'essayeuse de madame Augustine avait disparu en laissant une pièce de cinq francs sur la table pour payer sa dépense. Ne s'attendant en aucune façon à l'intervention de la police, la jeune femme s'était effrayée des conséquences que l'arrestation d'Ovide Soliveau pouvait avoir pour elle. On allait connaître l'adresse de ce misérable. On ferait une perquisition chez lui. On y trouverait sans doute des notes la concernant, et le terrible papier acheté par le pseudo-baron de Reisse à la modiste de Joigny. Elle se dit qu'il fallait avant toute chose prévenir Etienne Castel de ce qui se passait ; elle sortit du cabinet, puis de l'établissement, prit une voiture et se fit conduire rue d'Assas. Elle ne trouva que le valet de chambre surveillant deux ouvriers encadrés en train de placer dans une caisse de bois blanc le tableau que nos lecteurs connaissent et qu'on devait le lendemain, porter chez Georges Darier avec le petit cheval de carton confié par le jeune homme à son ex-tuteur. Aux questions de la visiteuse le domestique répondit :

— Monsieur Castel n'est point chez lui, madame, il est sorti dès le matin.

— Savez-vous à quelle heure il rentrera ?

— Non, madame. Monsieur ne m'a rien dit.

— Veuillez prendre note de mon nom et avertir monsieur Castel que je suis venue, et que ma visite avait un très sérieux motif.

— Bien, madame. Madame reviendra-t-elle ?

— J'ignore si cela me sera possible.

— Le nom de madame ?

— Amanda Régamy.

— Je vais l'écrire pour être sûr de ne pas l'oublier.

L'essayeuse rejoignit la voiture qui l'attendait et donna au cocher l'adresse de la rue des Dames. Elle espérait trouver sinon Raoul Duchemin, du moins un mot de lui qui pût la renseigner. Espérance vaine ! Raoul n'était point là et n'avait point écrit.

— A quelle heure est-il parti ? demanda la jeune femme au concierge.

— Vers dix heures et demie.

— Seul ?

— Non, avec le monsieur qui avait laissé hier sa carte de visite.

— Et il ne vous a rien dit pour moi ?

— Non, mademoiselle, pas un mot.

Amanda monta chez elle, fort perplexe. Quel parti prendre ? Allez voir si Raoul se trouvait en faction, soit à Courbevoie, soit en face de l'hôtel de la rue Murillo. A quoi bon ? Pendant qu'elle sera à sa recherche, il pouvait revenir

et ne la point trouver. Mieux valait s'armer de patience et attendre qu'il rentrât. C'est à ce parti qu'elle s'arrêta, mais avec des trames mortelles.

Vers sept heures du soir, on frappa deux petits coups à la porte. Amanda courut ouvrir et se trouva en face d'un commissionnaire qui lui apportait une lettre dont elle reconnut aussitôt l'écriture, quoique l'adresse soit tracée non à la plume, mais au crayon. C'était l'écriture de Raoul. L'essayeuse congédia le commissionnaire, referma sa porte, déchira l'enveloppe et lut avidement les lignes suivantes :

"Mon absence ne doit te causer aucune inquiétude. Je ne rentrerai peut-être pas de la nuit. Nous tenons Paul Harmant. Il va nous conduire sans le savoir à la demeure de Soliveau. Une fois chez ce drôle, je me charge de faire main basse sur les papiers qui nous intéressent."

"RAOUL."

Amanda, quelque peu rassurée par cette lettre, sortit pour aller prendre un potage dans une crèmerie des environs et revint chez elle. A une heure du matin, brisée de fatigue, brûlée par la fièvre de l'attente, elle se mit au lit, mais ne parvint pas à s'endormir.

\* \* \*

Retournons au restaurant de la place du Havre et montons dans le cabinet où Paul Harmant, Lucien Labroue et Etienne Castel étaient installés. A huit heures et demie précises, le millionnaire se leva.

— Mon cher monsieur Castel, dit-il, je regrette bien vivement d'être obligé de vous quitter sitôt, mais les affaires sont les affaires.

— Autant que vous et plus que vous nous le regrettons, cher monsieur Harmant, répliqua l'artiste. Nous savions d'avance qu'il faudrait nous séparer de bonne heure. Nous allons vous rendre votre liberté et nous irons, monsieur Labroue et moi, faire un tour sur les boulevards.

Les trois hommes descendirent ensemble. Etienne Castel aperçut dans la salle du bas Raoul Duchemin, dont le repas était fini depuis longtemps, et qui paraissait s'absorber dans la lecture d'un journal du soir. Leurs regards se croisèrent. Un éloquent coup d'œil de Raoul répondit au clignement d'yeux du peintre, et le jeune homme, mettant sous son bras un paquet enveloppé de papier gris qui se trouvait sur une chaise à côté de lui, se tint prêt à sortir derrière les trois dîneurs. Paul Harmant serra la main de Lucien, puis celle d'Etienne et se séparant d'eux se dirigea vers la rue Rome qui conduit à la place de l'Europe. A peine avait-il fait vingt pas que Raoul Duchemin sortait à son tour et prenait chasse. Etienne et Lucien étaient restés un instant sur le seuil du restaurant, allumant des cigares.

— Mon cher Lucien, fit l'artiste, voyez-vous ce jeune homme qui vient de passer à côté de nous, et qui s'en va du même côté que Paul Harmant ?

— Je le vois.

— Eh bien, mon cher enfant, ce jeune homme viendra peut-être m'apprendre demain matin que nous tenons le véritable assassin de votre père.

— Que dites-vous ! s'écria Lucien stupéfait en entendant ces paroles.

— La vérité la plus littérale.

— Est-ce possible ?

— Possible et probable, je vous l'affirme.

— Mais comment ?

— Sans vous en parler, dans la crainte de vous laisser concevoir une trompeuse espérance, j'ai agi. Je suis sur une piste, et, je vous le répète, demain je pourrai peut-être vous dire : "Rien ne vous empêche plus d'aimer Lucie Fortier et de l'épouser."

— Oh ! monsieur, monsieur, balbutia Lucien en proie à une indicible émotion en saisissant les mains d'Etienne Castel et en les serrant dans les siennes. Pourvu que vous ne vous abusiez pas !

— Une erreur n'est point à craindre.

— Apprenez moi donc...

— Rien en ce moment, interrompit l'artiste, et ne me questionnez plus, je ne répondrais pas. Rallumez votre cigare qui vient de s'éteindre, et allons boire un bock au café de la Paix.

Les deux hommes gagnèrent le boulevard par la rue Auber. Il était onze heures du soir lorsqu'ils se séparèrent, Etienne pour aller rue d'Assas attendre Raoul, Lucien pour penser au bonheur que lui avait laissé entrevoir l'ex-tuteur de Georges Darier.

(La suite au prochain numéro.)

L'ART DE BIEN VIVRE

**Œufs à la tripe à la canadienne.**—Faites durcir des œufs, ôtez l'écaille, coupez-les en quatre, mettez-les dans un peu de lait chaud, avec poivre, sel et beurre ; jetez-les en les retirant deux jaunes battus avec de la crème, les brassant comme la sauce blanche.

**Crème au café à la canadienne.**—Six bonnes tasses de café bien fort, tirez-le au clair, prenez ensuite une chopine de crème et un quarteron de sucre, faites-le réduire de moitié, délayez-y six jaunes d'œufs, une cuillerée à dessert de farine, passez le tout dans le sàs, mettez sur le feu et le brassez jusqu'à ce qu'il soit pris.

LA MODE

(Voir gravure)

**TOILETTE** en sicilienne et peluche. Jupe de pékin, l'unique de sicilienne ornée de motifs de passementerie. Corsage plissé avec petit corselet lacé devant et orné de petites bouclettes de peluche.

**Coupe.**—Le corsage plissé sera coupé entièrement droit, on prendra pour cela trois lés longs d'une demi-verge qu'on plissera de plis couchés larges d'un pouce. Cela fait, on appliquera sur ces lés plissés un patron de corsage et on en découpera les contours.

Jupe de pékin composée d'un lé en tablier, long de 40 pouces, et de cinq lés droits de 42 pouces.

La tunique, faite en sicilienne, se compose d'un lé long de 44 pouces, formant tablier drapé en relevant légèrement du côté droit, et de cinq lés longs de 42 pouces. Ces lés seront plissés de plis couchés larges de 2 pouces. Le côté gauche sera relevé en drapant derrière, le côté droit sera arrêté sur le relevé du tablier par quatre beaux motifs de passementerie.

L'étoffe nécessaire à la confection de cette toilette sera : 7 verges de pékin pour la jupe ; 11 1/2 verges de sicilienne, dont 7 verges pour la tunique et 1 verge 20 pouces pour le corsage plissé ; 2 verges 6 pouces pour les manches et le corselet ; 3 verges 9 pouces de velours pour les bouclettes du corsage et la garniture des manches.

Motifs de passementerie.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

**AUX SOLUTIONNISTES.**—Lorsque les solutions envoyées ne figurent pas dans la liste, c'est qu'elles ne sont pas parvenues à temps. Nous rappelons à cet effet, à nos devineurs, que la dernière limite de réception est fixée au mardi midi.

No 174 — PROBLÈME

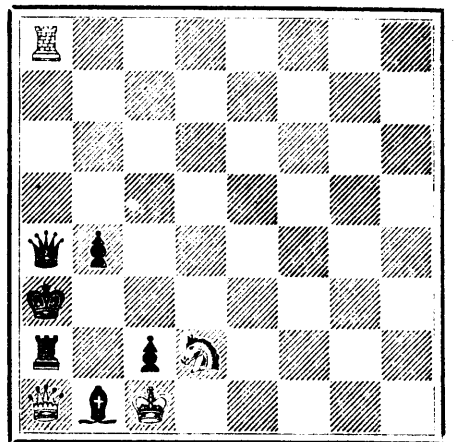
Un père laisse en mourant £1,200 à ses trois fils ; la part du plus jeune n'est pas connue, mais le second reçoit le double du plus jeune et l'aîné autant que les deux autres ensemble.

Quelle est la part de chaque enfant ?

No 174 — PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. S. LOYD

Noirs — 6 pièces



Blancs — 4 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No 174 — Le mot est : Fil.

ONT DEVINÉ :

Problèmes — Le Petit Loup de York, St-Cuthbert ; A. Constantineau, Mlle Eugénie Cinq-Mars, J. S. Roy, Montréal ; Louis Disy, Isle DuPas ; Mlle C. Primeau, Hoche laga.

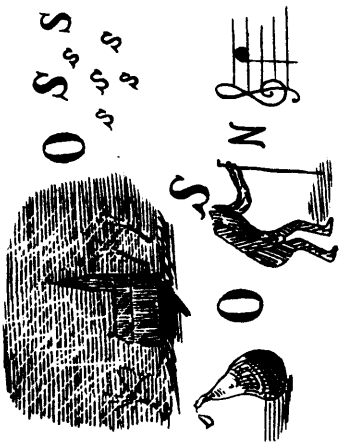
Rébus. — Pierre Morrier, ville St-Jean Eaptiste.

Pour faire briller et nettoyer du vieil alpaca, lavez dans le café.

Un journal américain rapporte qu'on vient de découvrir un rival de l'huître qui va faire la fortune de North Haven. C'est une espèce de moule (moucle), qui fait une soupe de beaucoup supérieure à la soupe aux huîtres.



REBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Une bonne marche au grand air, ouvre la porte à l'appétit

ÉPITRE A MA MOITIÉ

Je vois la moitié du monde  
 Se moquer de l'autre moitié ;  
 J'entends la moitié du monde  
 Se plaindre de l'autre moitié ;  
 On sait que la moitié du monde  
 Aime et trahit l'autre moitié ;  
 Et moi, seul au milieu du monde,  
 Dont je méprise la moitié,  
 Je veux être, en dépit du monde,  
 Toujours fidèle à ma moitié.

CHOSSES ET AUTRES

Un chimiste vient de découvrir un extrait de goudron 230 fois plus doux que le sucre.

Pour arrêter les vomissements buvez du thé de safran. Rappelez-vous-en, car ça pourrait vous sauver la vie.

Les procès et l'entretien des criminels, aux Etats-Unis, enlèvent chaque année au trésor la somme de trois cent vingt millions de piastres.

Voici quelques statistiques intéressantes sur la force numérique des différentes races qui peuplent le Canada : Canadiens-français, 1,298,929 ; Irlandais, 957,403 ; Anglais, 881,301 ; Ecossais, 699,863 ; Allemands, 264,319 ; Sauvages, 108,054. Il faut ajouter à ce tableau une centaine de mille âmes appartenant à différentes autres races.

Novel établissement Canadien-Français

DUPUY & CIE,

Marchands de Graines de Légumes, de Fleurs et de Grains de Semence, Instruments Agricoles de toutes sortes, Arbres Fruitiers et Arbres Décoratifs, Arbustes, Fraisiers et Vignes acclimatés, anglais, etc. En gros et en détail. Commandes par la poste promptement exécutées.

26, Place Jacques-Cartier, Montréal

LE MONDE ILLUSTRÉ,

28 ET 30, RUE SAINT-GABRIEL

ABONNEMENTS :

Un an..... \$3.00  
 Six mois..... 1.50  
 Quatre mois..... 1.00

PAYABLE D'AVANCE

ANNONCES

PAR LIGNE NONPAREIL :

Première insertion..... 10 cents  
 Insertions subséquentes..... 5 "  
 A longs termes..... Conditions spéciales.

Un numéro spécimen envoyé gratis sur demande

21644



MODE.—TOILETTE EN SICILIENNE ET PELUCHE

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

VICTOR ROY

ARCHITECTE,

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal



ILLUSTRATED SPORTING WORLD, Journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4; six mois, \$2; trois mois, \$1. S'adresser au No 242, Pearl Street, New-York.

MAGASIN PITTORESQUE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard Charton, Bureaux : 29, Quai des Grands-Augustins à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13fr.

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le Voleur paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertisements may be made for it IN NEW YORK.

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cents  
 vendu pour 5 cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

ETABLISSEMENT DE 1RE CLASSE

LEFRANCOIS FRERES,

314, Rue Ste-Catherine,  
 MONTREAL

Assortiment complet et choisi de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

Il est strictement défendu de lire ceci. —Moyen efficace de faire fortune.— La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

Certificat au public. —D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux minérales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies suivantes : Dyspepsie, Constipation, Rhumatisme, Paralysie, maladie du Foie et des Reins, Elles sont aussi un remède infailible pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Picrote.

S. LACHAPELLE, M. D.  
 Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène  
 Et membre du bureau santé de la Province.  
 E. MASSI OTTE & FRERES,  
 Seuls agents pour Montréal.  
 217, rue St Elizabeth.  
 (Téléphone No. 810 A.)

AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 80, Saint-Gabriel, Montréal.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 80, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 80, Montréal.